



Le P. H. J. Rochereau

R. P. ROCHEREAU

Directeur au Séminaire de N. Pamplona
Ancien lieutenant au 50^e d'artillerie.



Le Séminaire

N.-D. de la Merci

à MUNSTER et LIMBOURG

Histoire d'un Séminaire de prisonniers français
en captivité pendant la guerre 1914-1918

Ouvrage orné de photogravures.



PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1919

Nihil obstat
A. Lucas
Vic. proep. gener.
Cong. Jesu et Mariae.

Imprimatur
Parisis die 8 ap. 1919
P. Fages v. g.

BÉNÉDICTION PAPALE

CONCÉDÉE AUX DIRECTEURS DU SÉMINAIRE FRANÇAIS
DE MUNSTER ET LIMBOURG, ET A LEURS ÉLÈVES

30 novembre 1918.

*Mission catholique suisse des prisonniers de
guerre, Fribourg.*

A Monsieur l'aumônier militaire du
camp de Limbourg.

Monsieur l'Aumônier,

J'ai l'honneur de vous communiquer que Sa
Sainteté ayant reçu en audience privée le Pro-
cureur Général de la Congrégation des Eudistes,
et s'étant entretenu avec lui du développement
du séminaire français de Limbourg et des fruits
que l'Eglise en retirait, le Très Saint Père en a
exprimé toute sa satisfaction, et a manifesté un
grand intérêt pour l'œuvre. Il a chargé le T. R.
P. Procureur des Eudistes de communiquer au
R. P. Rochereau, à ses collaborateurs et à leurs
élèves qu'il leur concédait de tout cœur la béné-
diction apostolique.

*Secrétariat général de la Mission Suisse
Fribourg.*

LETTRE

DU T. R. P. V. GÉNÉRAL DES EUDISTES A L'AUTEUR

A l'heure où sonnait « l'appel aux armes » dans les clochers français, vous étiez à Bogota, en Colombie. Votre détermination, comme celle de tant d'autres Pères, fut vite prise dès l'annonce de la guerre : 50 jours plus tard, vous arriviez à Rennes.

C'était le 23 septembre 1914, au soir. Le lendemain matin, après une courte visite à la caserne du 50^e d'artillerie, vous nous apparaissiez en tenue avec les galons qui vous avaient été conférés au jour de votre congé militaire.

Le colonel paraissait vouloir vous garder pour un temps à Rennes, mais le 8 octobre vous alliez vers le front dans un voyage qui devait être court et, dès le 14, vous étiez au feu.

Le 23 avril 1915, au premier jour des asphyxiants vous tombiez sur le champ de bataille, avec 4 blessures graves, et les poumons endommagés par les gaz.

Nous vous suivîmes alors avec intérêt et anxiété

de Staden à Roulers, de Roulers à Gand, puis à Duisbourg, Gutersloh et Kattenvenne, enfin, à Munster.

Toute cette partie de votre vie militaire ressemble à beaucoup d'autres, mais à la capitale de Westphalie se rapportent les souvenirs de la fondation d'un Séminaire de jeunes clercs français. C'est le charme, l'honneur et la caractéristique de votre longue captivité de deux ans et demi.

Vous fûtes là surtout, vous souvenant de votre titre de Directeur de Séminaire en Colombie, un digne fils du Bienheureux Père Eudes, réformateur du clergé au xvii^e siècle, avec saint Vincent de Paul et M. Olier, et l'un des fondateurs des Séminaires en France.

La Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes, fut en effet instituée en 1643 pour former les clercs aux vertus et aux fonctions de leur état. Le Père Eudes veut que ses maisons soient des écoles de sainteté destinées à former les Ordinands et les Prêtres à la vie et aux fonctions sacerdotales.

« Il n'y a rien, dit-il, de plus important et de plus utile que les séminaires ecclésiastiques qui sont des Académies et des Ecoles saintes dans lesquelles on s'emploie à former, instruire et exercer ceux qui tendent à l'état de sacerdoce ou qui y sont déjà arrivés en la vie céleste qu'ils sont obligés de professer et en la manière de faire saintement et décentement toutes les fonctions cléricales (1). »

Cette pensée de songer à entrer dans les vues du Bienheureux Père Eudes, et de vouloir fonder sur le territoire ennemi, en pleine guerre, un vrai

(1) *Constitutions*, p. 7. Prologue.

Séminaire est tout à votre éloge, mon bien cher Père, et j'ai cru que le souvenir en serait aussi honorable à la société entière des Eudistes qu'agréable à ceux des jeunes gens qui en ont fait partie, et voilà pourquoi j'approuve votre dessein d'écrire cette histoire de 30 mois qui ne ressemblera à aucun autre récit de guerre et de captivité.

Les Séminaires sont des asiles de paix profonde dans lesquels la vie s'écoule uniforme dans le labeur tranquille et les exercices de piété. Le vôtre s'est ressenti de la guerre et du conflit des peuples, il a connu les difficultés et les luttes, il a eu les honneurs de la délation et même la tristesse d'une fermeture anticipée. Mais, fondé sur la demande même du Souverain Pontife Benoît XV, il devait reprendre vie à Limbourg où vous trouva la signature de l'armistice (11 novembre 1918).

Votre récit corrobore tout ce que nous savons déjà des duretés de la captivité en Allemagne, mais votre plume alerte et colorée sait aussi nous décrire les côtés pieux, pratiques, charmants, ingénieux et pittoresques de cette vie en commun si bien intitulée : « Les Séminaristes français en captivité ».

Vous deviez, là aussi, porter toujours avec l'amour de la justice qui vous pousse à défendre les faibles et les malheureux, au risque des pires désagréments, la vie intense qui triomphe des difficultés, et l'amour des âmes inspirateur des bons desseins, et marque distinctive d'un Directeur de Séminaire.

Puisse votre petit livre être lu d'un grand nom-

bre de lecteurs. Il aura à leurs yeux le mérite de retracer une page, de peindre une situation unique jusqu'ici dans l'histoire de l'Eglise de France.

Avec ce vœu, recevez, mon bien cher Père, l'assurance de mon cordial dévouement en N.-S.

P. A. LUCAS,

Vicaire général des Eudistes.

AVANT-PROPOS

A peine rentré d'Allemagne, dois-je fixer les détails de ce cauchemar de la captivité? Dois-je revivre par la mémoire ces heures douloureuses où, courbés sous la honte, nous avons pendant trois ou quatre ans dû prendre notre courage à deux mains pour réagir sous la botte de nos maîtres, et maintenir en nous l'esprit de fierté nationale et la confiance en la victoire? Est-il opportun de réveiller ces pénibles souvenirs?

Eh bien oui, ces souvenirs, je les réveillerai, ces détails, je les rappellerai, ces heures, je les revivrai, et qui plus est, je le ferai avec bonheur malgré leur amertume, car, au milieu des misères de toutes sortes, la divine Providence infiniment douce et compatissante à ceux qui souffrent m'a ménagé la plus belle et la plus radieuse des consolations.

Directeur de séminaire en Colombie, il y avait plus d'un an déjà que j'avais quitté mes sémina-

ristes, et leur souvenir me poursuivait souvent en campagne aussi bien que dans le lit d'hôpital où j'avais tout loisir de laisser errer mon imagination vers les Andes et ceux que les devoirs de la guerre m'avaient obligé de quitter; je les voyais terminant leurs études, ordonnés, montant à l'autel, et je songeais avec mélancolie que, la guerre se prolongeant, je reviendrais en inconnu au milieu de visages nouveaux.

Mais Dieu conduit les événements selon des vues étranges parfois. Ce milieu de lévites que j'avais laissé en Colombie, je l'ai retrouvé en captivité, et pendant trois ans, des séminaristes prisonniers et moi, liés par une misère commune, nous avons vécu sur la terre étrangère une vie de famille parfaite, embellie par la charité et l'affection mutuelle. 40 diocèses et plus de 20 congrégations représentées parmi nous ont vécu étroitement unis pendant de longs mois; les uns sont partis en repréailles et sont ensuite revenus; d'autres nous ont quittés pour revoir la France ou être internés en Suisse; à de certaines heures, nous avons été violemment et brutalement dispersés, il y a eu des morts, parmi lesquelles celle d'un pauvre séminariste lâchement assassiné laissera toujours une plaie vive en nos âmes. Mais, dans la bonne et la mauvaise fortune, l'union n'a jamais cessé de s'accroître, et maintenant que la guerre s'est finie dans la victoire,

maintenant que la volonté divine nous a dispersés aux quatre vents du ciel, le séminaire de Munster et de Limbourg continuera de former une même famille.

Il y a quelques jours à peine que l'œuvre a pris fin, au moment où j'écris ces lignes, et j'ai encore présent dans la mémoire l'exode de ces jeunes gens, lancés sur les grandes routes sans ravitaillement par les comités révolutionnaires, traînant péniblement leurs bagages vers les lignes françaises, enjambant les fils de fer, les trous d'obus et les démolitions de toutes sortes d'un terrain ravagé. Je me rappelle encore avec émotion notre dernier adieu dans les casernes démolies de Pont-à-Mousson, et c'est pour revivre à nouveau dans leur société, c'est pour leur dire quelle place ils gardent en mon cœur que je prends la plume.

A vous tous, mes bien chers séminaristes prisonniers, à vous qui, mûris par la souffrance, allez maintenant donner le meilleur de votre âme au service de notre pauvre Eglise de France décimée par la guerre, je dédie ces pages, qui seront un dernier lien entre nous. Par elles vous penserez les uns aux autres et vous continuerez jusque dans la dispersion, de vivre la vie de famille de la captivité.

Le Séminaire N.-D. de la Merci

CHAPITRE PREMIER

KATTENVENNE. — FONDATION DU SÉMINAIRE.

Ne cherchez pas Kattenvenne sur la carte. Une coquette petite église westphalienne, une maison de pasteur enguirlandée de lierre, une boutique, deux ou trois maisons, un petit camp de prisonniers, et c'est tout. Au loin le Teutoburgerwald, belles collines boisées célèbres par la défaite romaine, borne un paysage de landes : bruyères, violettes et sapins noirs, entremêlés de cultures. Ça et là de grosses fermes pittoresques, mi-châteaux, mi-chaumières, ombragées par des ormes et des chênes séculaires, et des routes bordées de bouleaux au feuillage triste et au tronc lépreux.

Quatre « Kommandos » de culture dépendant du camp II de Munster — soit 800 hommes — sont mis à la disposition d'une société paysanne pour le défrichement des landes et l'assèchement des marais. Ces prisonniers ont beaucoup de travail, sont mal nourris, mais tiennent à rester là, car la population ne les maltraite pas et leur sort est incomparablement supérieur à celui des martyrs des mines ou des fabriques.

Aumônier du groupement, je partage une petite chambre de baraque avec le médecin-major Druchbert, et prends mes repas à la ferme où un menu campagnard nous fait oublier les heures de famine du camp de Gutersloh. Les fermiers ne sont pas méchants, la garde non plus, parce qu'aucune casquette d'officier n'apparaît à l'horizon, et le vieux landsturm ou territorial allemand reste paternel et bonasse loin de ses chefs, pour devenir parfois une brute forcenée en leur présence. En somme, tant pour nos hommes que pour nous, Kattenvenne est un « Kommando » des plus supportables.

L'aumônier allemand nous visite une fois par mois. Cet aumônier est le professeur Schmidlin, un des plus curieux originaux que j'aie rencontrés dans mon existence. Alsacien et professeur d'Université allemande, il est à cheval sur deux patries ou, pour mieux dire, il n'en a aucune. Pour ne pas lui causer de tort auprès des Alle-

mands, je ne dévoilerai pas certains de ses sentiments, et pour ne pas le perdre de réputation auprès des Français, je tairai également des faits singulièrement compromettants pour qui ne connaît pas l'homme. Disons d'une fois, afin de donner une idée de son caractère, qu'étant la combativité et la contradiction personnifiées, il est Allemand convaincu avec les Français, et Français, sans l'avouer, en face des autorités allemandes.

Dépourvu de toute forme, mais cœur excellent et droit, cassant tout sur son chemin pour atteindre son but, ce prêtre devait faire aboutir, en dépit des plus invraisemblables difficultés, l'œuvre d'un séminaire français en Allemagne, œuvre antipathique au suprême degré et à l'arrogant patriotisme et au sectarisme d'une autorité militaire, qui, désespérant de la plier à ses fins, fit tout pour la contrecarrer et la dissoudre.

Les visites du professeur s'espacèrent de mois en mois. Il descendait du train, la redingote déboutonnée et quelque peu graisseuse, le chapeau mou enfoncé jusqu'aux deux oreilles, et le nez armé des lunettes d'or popularisées par Hansi, dont le professeur ne put d'ailleurs jamais comprendre les caricatures. A l'apparition de son amusante silhouette j'allais à sa rencontre, et les discussions de commencer sur la guerre et l'Alsace-Lorraine.

Or, à sa visite de décembre 1915, je lui communiquai un projet. Il y avait à Munster, quelques séminaristes. Ancien directeur de séminaire, j'aurais été heureux de vivre avec ces jeunes gens et de les diriger dans leurs études : ne pouvait-il pas obtenir ma translation au camp II ?

Pas de réponse. Le professeur était distrait sans doute, ou mon projet ne l'intéressait guère. Je le crus. La chose me paraissait enterrée et je n'y pensais plus, lorsqu'aux environs de l'Épiphanie, il m'arrive tout essoufflé : « Vite, préparez-vous, mercredi vous partez à Munster, où j'ai réuni tous les séminaristes du corps d'armée; bientôt nous aurons ceux de la monarchie. »

Quel bolide! Interdit par cette vision des 700 à 800 séminaristes de la monarchie, je restai sans réponse. Refuser? Impossible. J'étais pris au piège. Je me contins, ne manifestai aucune émotion, tout en me recommandant intérieurement à tous les saints formateurs du clergé. Puis mes malles furent faites et, après une bonne poignée de main à l'excellent major et à nos hommes, un train du soir m'emporta vers Munster.

C'est à peine si, de nuit, je pus entrevoir les beautés de l'ancienne capitale du roi Jérôme : vieilles maisons allemandes à pignons et arcades du « Prinzipal Markt », belles églises, entre autres celle de Saint-Lambert sur les tours de laquelle pendent dans le vide les cages de fer de

Jean de Leyde et de ses compagnons, boulevards ombragés, villas couvertes de lierre, et, dans les rues peu éclairées par économie, une population d'aspect grave et sérieux, moins antipathique au premier abord que celles des « gross stadt » prussiennes. Munster est une ancienne ville d'émigrés, elle a été capitale de royaume français, et la haine contre nous y est moins vive qu'ailleurs.

Là, mon landsturm et moi, nous nous embarquons sur une longue route bordée de maisons ouvrières, et, au loin, apparaît dans la nuit un gigantesque empâtement de constructions noires et basses, brutalement éclairées par des lampes à arc, quelque chose d'assez semblable aux docks enfumés d'un grand port : c'est le camp.

Nous arrivons à un premier barrage en fil de fer armé et montrons patte blanche. Après quoi, nous traversons un second barrage avec circuit électrique à haute tension, et nous entrons à la Kommandantur. Là, des sous-officiers et soldats, types parfaits de l'embusqué allemand, et des jeunes filles dactylographes d'un genre d'autant plus déplorable que la femme allemande met de la lourdeur et de l'inélégance dans sa mauvaise tenue, me dévisagent avec rires et chuchotements. Après une longue attente et la préparation de paperasseries sans nombre, je franchis une troisième enceinte de fil de fer barbelé, et, à la

vue des baraques basses, noires et sales qui ferment l'horizon de toutes parts, des chemins boueux, et de la profusion de sentinelles au pas lourd et à la silhouette sombre, coiffées d'une affreuse casquette de toile cirée, je me sens pris d'une angoisse et d'une tristesse profonde. Ici, que sera ma vie, et pourquoi ai-je abandonné mon Kommando champêtre ?

On me conduit au feldwebel commandant le bloc 3. — Le camp est divisé en quatre immenses blocs carrés pouvant contenir 4.000 hommes chacun. — Sans me saluer ni même m'adresser la parole, celui-ci m'indiqua le « presbytère » formé de deux chambres de baraques. J'y suis reçu par les aumôniers, le P. Leveugle et M. l'abbé Lanselle.

Ces deux confrères m'ont laissé un souvenir ineffaçable. Entre eux et moi se sont noués des liens d'amitié solide, et il n'est pas de preuve de dévouement qu'ils n'aient donnée à mon œuvre. Le premier contact n'en fut pas moins froid. Tempéraments du Nord, d'une race qui se donne sans réserve lorsqu'elle se donne, mais qui ne se donne qu'à bon escient, ils me reçurent d'un air gêné qui me glaça. J'entends encore le bon P. Leveugle me dire : « Vous êtes le Père Rochereau ? C'est bien, mon ami, mettons-nous à table. » — Qui m'eût prédit alors l'intimité de nos futures relations, m'eût singulièrement étonné ! Qu'on

me permette de tracer ici le portrait de ces deux prêtres qui vont occuper dans mon récit une place si importante.

Maître des novices d'une province canadienne de Franciscains, le P. Leveugle se trouvait au couvent de Menin (Belgique), lors de la déclaration de guerre. Soldat et brancardier volontaire au 1^{er} territorial, sa conduite fut telle sous le feu à Maubeuge, il sut si bien maintenir l'esprit des hommes dans une circonstance particulièrement critique, que ceux-ci votèrent unanimement pour lui une demande de médaille militaire. Ce fut toutefois en captivité que se montra son esprit de dévouement. Parqués en plein air dans une prairie marécageuse et sous un climat humide et glacial, les malheureux prisonniers de Maubeuge, déjà brutalisés par leurs gardiens, devaient subir encore la privation de nourriture. Aussi parmi eux la mortalité fut-elle terrible, d'autant qu'ils étaient également privés d'eau, n'en recevant qu'un quart par jour pour tous leurs besoins. Les sous-officiers, qui auraient dû les soutenir, ne furent pas toujours, paraît-il, à la hauteur de leur tâche. Un ou deux adjudants des plus anciens montrèrent même un égoïsme fatal à leur influence et tentèrent d'ajouter leurs brutalités à celles des Allemands.

Le P. Leveugle donna alors les plus beaux exemples d'énergie. Il se fit l'aide de tous, soigna

les malades, arriva parfois, je ne sais par quel miracle, à rogner sur sa maigre portion pour apaiser les tortures d'un affamé, prit courageusement la défense des hommes vis-à-vis de leurs gardiens auxquels il en imposait, et de ce chef, il s'acquit une autorité qu'il ne perdit plus désormais.

Son influence était d'ailleurs sagement ménagée. Dans le camp de Munster, loin de mettre sa personne en avant, il sut profiter des circonstances pour placer à la tête des services certains industriels du Nord, hommes admirables et d'idées religieuses très fermes, et par eux, tout diriger. Ou plutôt il se contentait de leur donner les conseils qu'ils sollicitaient. Sa silhouette austère, son visage fin empreint de gravité, son extérieur aimable, sa parole apostolique, voire même l'habit de franciscain qu'il revêtait de temps à autre, tout concourait à le rendre populaire. Les gens hostiles à la religion le saluaient comme les autres, il n'était pas discuté. Je n'ai jamais entendu qu'une critique contre cet admirable prêtre : elle provenait d'un de ces adjudants auxquels j'ai fait allusion plus haut, type de vieux rengagé sottement sectaire et d'une intellectuelité inférieure. Il lui reprochait d'avoir trompé les Allemands — il n'était que brancardier volontaire — pour rentrer en France et aller reprendre sa place au feu ! Celui qui la formulait n'aurait

guère songé peut-être à reprendre la sienne.

D'un type tout différent était l'abbé Lanselle. C'était un jeune prêtre, ayant tout récemment passé sa licence en histoire à la faculté de Lille, un caractère enjoué fait pour plaire aux jeunes, qui s'était mis à l'école du P. Leveugle pour lequel il avait une profonde vénération. Il sut continuer son œuvre en suivant les mêmes principes et se faire accepter de tous dans un camp nombreux où les difficultés surgissaient facilement.

Voilà les deux hommes qui furent mes auxiliaires les plus dévoués dans la création du séminaire.

Je m'installai dans la chambre du médecin-major russe Faber, un israélite avec lequel j'entretins toujours de bonnes relations mais qui n'était pas d'une fierté exagérée en face de l'autorité militaire allemande, et j'y passai ma première nuit au camp. Le lendemain, je fis connaissance avec mes séminaristes, au nombre de 15 ou 16, réunis dans une chambre de baraque, à la demande des aumôniers français qui les trouvaient un peu bruyants à la cure. Dans la journée du mercredi 10 janvier arrivèrent ceux du corps d'armée, une quarantaine environ.

Dès l'abord je prévis bien des difficultés — j'étais d'ailleurs mauvais prophète — ces jeunes gens ne me connaissaient pas et je représentais